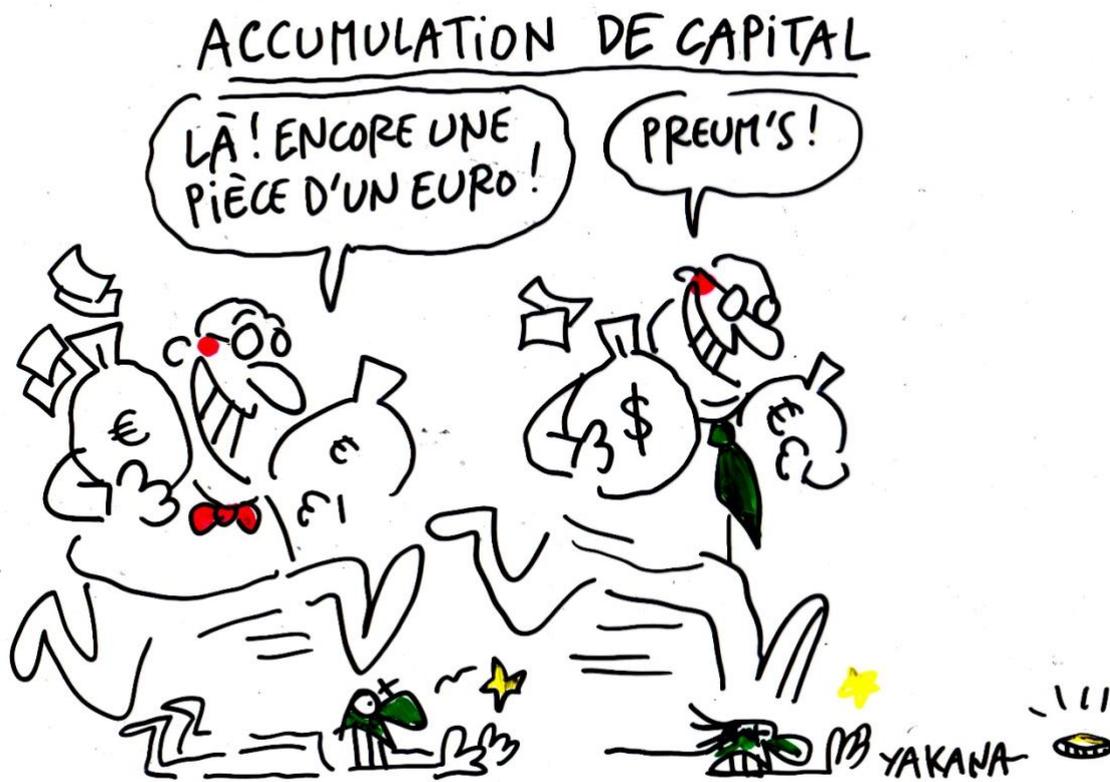




Capitalisme, la quadrature du cercle. Autopsie d'un système à bout de souffle



Capitalisme : la quadrature du cercle

Autopsie d'un système à bout de souffle

Le capitalisme est au centre de nombreux débats. Il est régulièrement cité par les uns comme un repoussoir, par les autres comme le meilleur système qui puisse exister. Dans tous ces débats, il n'est jamais simple de s'y retrouver. Le capitalisme pose un problème dès sa définition, car la manière dont il va se définir peut en partie déterminer la manière dont nous allons le considérer. Chez SAW-B, nous avons eu l'habitude de nous référer au capitalisme, mais sans le définir précisément. Nous proposons donc de nous atteler à cette tâche en reprenant certaines caractéristiques qui nous semblent centrales dans le capitalisme. Bien entendu, la définition qui suit n'est pas neutre. En tant que défenseur de l'économie sociale, SAW-B défend un modèle économique alternatif au capitalisme. Si nous en défendons une alternative, c'est que nous considérons que le capitalisme tel qu'il existe aujourd'hui est à bout de souffle, et qu'il a montré de bien des façons son bilan économique et social catastrophique. Nous avons cependant cherché à analyser le capitalisme dans ses traits fondamentaux, et donc pas uniquement sa réalité actuelle, et d'y relever également les points positifs réels qu'il a développés.

Cette première analyse sur le capitalisme sera suivie de deux autres. L'une abordera les conséquences humaines et environnementales du capitalisme. Une troisième suivra pour prolonger et enrichir le débat sur base des réactions aux deux premières analyses, et les échanges durant les événements que nous organisons sur le sujet.

Où et quand ? La délimitation du capitalisme

Avant de commencer, délimitons ce que nous appelons capitalisme dans l'espace et dans le temps. Nous considérons le capitalisme comme le modèle économique dominant dans lequel nous nous trouvons à l'échelle de la planète. Autrement dit, nous considérons que la majorité de la production économique mondiale, que ce soit en Europe, en Afrique, en Asie ou en Amérique, est régie par un même modèle, même si plusieurs éléments font que l'expérience que l'on peut en avoir n'est pas la même d'un pays à l'autre. Cependant, il n'en a pas toujours été ainsi. Le capitalisme est un système économique très récent à l'échelle de l'histoire de l'humanité. On voit ses prémices en Europe avec le développement du capital marchand à la fin du Moyen-Âge. Mais on ne peut parler de capitalisme qu'à partir du moment où ce système économique devient dominant et conquiert le pouvoir politique. Le capitalisme en tant que système économique et politique apparaît véritablement à partir des révolutions bourgeoises (hollandaise, anglaise et française) et s'étend ensuite en Europe et dans le monde entier à travers le

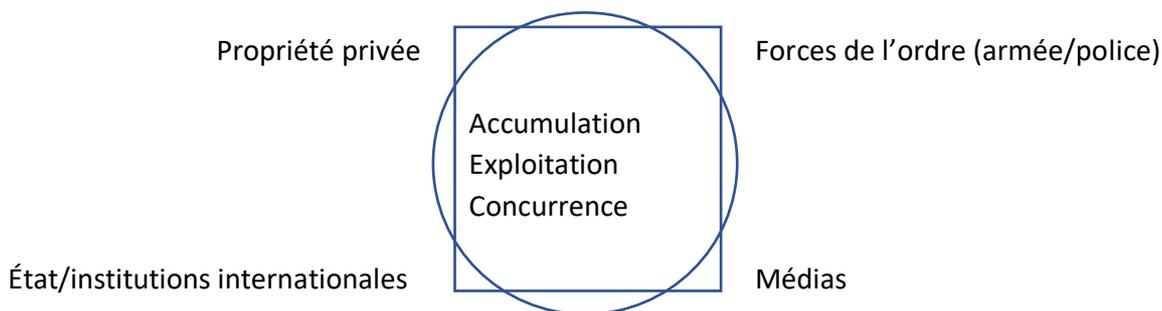
commerce, la colonisation, et d'autres formes d'impérialisme. Précisons tout de même que le capitalisme n'apparaît pas comme une invention consciente d'un petit nombre de personnes. Il s'agit d'un système qui s'auto-alimente en permanence par la dynamique mise en place et les structures générées.

La quadrature du cercle

C'est donc cette forme de capitalisme, apparue en Europe à partir du XVII^{ème} siècle et qui s'étend aujourd'hui dans le monde entier, que nous allons définir. Dans une première partie, nous allons caractériser les dynamiques propres du système économique capitaliste. En d'autres termes, nous nous penchons sur la manière spécifique dont s'organise la production, la distribution et la consommation dans un modèle capitaliste. Dans une deuxième partie, nous nous pencherons sur les éléments qui permettent au système capitaliste, malgré toutes ses limites, de tenir en place.

Nous représentons ces deux parties à travers la célèbre quadrature du cercle. Il s'agit d'un problème mathématique réellement insoluble : avec seulement une règle et un compas, il est impossible de créer un cercle et un carré de même surface. Ce problème a fasciné les mathématiciens et les amateurs pendant des millénaires, avant qu'un mathématicien allemand ne démontre en 1882 que c'était impossible. Pour le capitalisme, c'est pareil. Ils sont nombreux ceux qui tentent de trouver une manière de le sauver moralement, de l'améliorer, ou de le réguler. Pourtant le capitalisme semble bien échapper à toutes ces tentatives, et continue à développer son mouvement destructeur.

Dans le schéma de la quadrature du cercle, le cercle représente le cœur du capitalisme, son sang et ses veines, sa dynamique. C'est la première partie de notre analyse. Le carré représente lui ce qui encadre le capitalisme, ce qui lui permet de continuer d'exister malgré son aberration. C'est en quelque sorte le cercle de fer qui entoure les planches du tonneau pour le maintenir¹. En ce sens, le carré croise plusieurs fois le cercle, car il n'est pas exactement à l'extérieur de lui, mais en fait partie intégralement.



Le cercle

Le cercle représente le cœur et le sang du capitalisme, à la fois son moteur et ce qui l'irrigue, l'alimente. Trois caractéristiques principales le représentent : l'accumulation, qui est le moteur ; l'exploitation, qui est l'énergie centrale ; la concurrence, qui est le principe organisateur (ou plutôt désorganisateur) du réseau complexe de son développement.

L'accumulation

L'accumulation est le cœur même du capitalisme. Il est d'ailleurs contenu dans la définition même du mot capital. À l'origine, le mot capital vient de *caput*, la tête, en réalité la tête de bétail. Le capital est une unité, mais en tant que bétail on s'attend à ce qu'elle puisse engendrer un nouveau bétail, ou de la viande, ou du lait, en tout cas une valeur supplémentaire à ce qu'elle représente à un moment donné. La particularité du bétail est qu'il peut être accumulé. Dans les sociétés d'éleveurs, le statut social d'une famille est déterminé par le nombre de tête de bétail possédé. Dans le capitalisme, c'est aussi la quantité de capital qui détermine le statut social. La comparaison s'arrête plus ou moins là, la société capitaliste n'a pas grand-chose à voir avec une société d'éleveurs. Dans un cas, la recherche de l'accumulation est un objectif qui surpasse tous les autres, au détriment des individus et des liens humains ; dans l'autre, le bétail est un élément de différenciation sociale parmi d'autre, lui-même régi par de nombreuses règles sociales.

Mais le capital a aussi diverses propriétés :

- De l'argent qui dort, sur un compte courant par exemple, n'est pas du capital. **Un capital doit forcément fructifier**. Il doit être investi, et rapporter de l'argent. Tout comme l'éleveur s'assure en permanence que les femelles qui en ont la capacité puissent engendrer, le capitaliste s'assure que chaque euro qu'il possède puisse rapporter des petits.
- En conséquence du fait précédent, **le capital n'est pas de l'argent**. Quand on entend les fortunes des personnes les plus riches de la planète, il s'agit d'une estimation de la valeur de ce qu'ils possèdent, mais pas la quantité de billets qu'ils ont sur leur compte en banque. En réalité, le capital est une propriété active, lucrative et peut aussi être spéculative. Il s'agit par exemple d'une entreprise qui va rapporter de l'argent. Ou de biens immobiliers, de denrées alimentaires, de monnaie virtuelle dont le capitaliste estime que la valeur va augmenter, sur lesquels il spéculé.
- Que ce soit sous forme d'une entreprise, ou dans un objectif spéculatif, **le capital est toujours dynamique**, tout comme le sang d'un organisme vivant. D'un moment à l'autre, le capital peut représenter de la matière première, du temps de travail, des produits, des machines, etc. Il peut temporairement être une somme d'argent fixe, mais seulement le temps que celle-ci ne reparte dans le circuit économique.

Par ces caractéristiques, le capital appelle naturellement à l'accumulation. Comme nous l'avons précisé plus haut, il est d'abord un capital marchand.

Par exemple, le marchand investit dans un navire et dans sa cargaison, il déplace les marchandises, revend la cargaison et se retrouve, si tout va bien, avec une somme plus importante qu'à l'origine. Des sociétés se sont développées très tôt sur ce modèle (comme la Carthage antique, ou l'empire musulman) mais ce n'est pas encore le capitalisme. Pour qu'il y ait capitalisme, il faut que cette logique se généralise et s'étende à l'ensemble du système productif et structure les rapports de production.

L'exploitation

C'est par l'exploitation que la logique de l'accumulation va s'étendre à l'ensemble de l'économie. Au départ, le capital marchand ne fait que déplacer les marchandises. À l'époque, cela paraît la seule manière de s'enrichir avec la propriété de la terre. Jusqu'à ce que, à la surprise de tous, de nouvelles fortunes se créent sur base de... l'industrie. Car la révolution industrielle ne révolutionne pas seulement les techniques, mais aussi la manière de s'enrichir. Soudainement, on voit des petits propriétaires de fabriques, qui développent des nouvelles techniques pour produire du textile, et qui deviennent formidablement riches, sans même avoir de bateaux ou de terres.

Cette nouveauté pose la question de la plus-value. La plus-value est la différence de valeur entre le capital de départ et le capital final, après une opération fructueuse. Dans le commerce, c'est clair. Le capital de départ achète des marchandises, les marchandises sont revendues à un endroit où elles valent plus cher, la plus-value vient de la différence entre la valeur d'un produit entre deux régions du monde. Mais pour l'industrie c'est beaucoup moins clair. Les industriels achètent des machines, des matières premières, les transforment et puis les vendent. Ils n'ont rien fait pousser, ils n'ont rien déplacé. La plus-value vient donc de la transformation effectuée. Tous les économistes de l'époque, comme Adam Smith, David Ricardo et John Stuart Mill en tirent aussitôt l'enseignement que la plus-value vient du travail.

Partant de ces enseignements, Karl Marx va tirer une conclusion... dérangeante pour les capitalistes : si la plus-value vient du travail, c'est parce que les propriétaires d'une entreprise exploitent la force des travailleurs. Ils ne donnent aux travailleurs une rétribution, la plupart du temps minime, pour cette force et gardent tout le reste de la plus-value produite. C'est ainsi que se construisent les grandes fortunes capitalistes, sur l'exploitation de la force de travail.

Aussitôt, une nouvelle génération d'économistes revoit les théories pour exclure l'idée que le travail crée la valeur. C'est la naissance de l'économie néoclassique et marginaliste, qui est encore enseignée aujourd'hui. Cette nouvelle théorie économique sert principalement à masquer le fait que ce sont les travailleurs qui créent les richesses. Et même si les patrons effectuent parfois une partie du travail utile, ils profitent de leur position de propriétaires pour prendre une partie bien plus grande de la valeur créée que la part du travail effectif qu'ils ont créé individuellement. Sans parler des actionnaires qui ne travaillent pas du tout pour l'entreprise mais qui en tirent tout de même des bénéfices.

Plus récemment, avec l'apparition du mouvement écologiste, le mot exploitation a pris un nouveau sens. Car en plus de l'exploitation des êtres humains, le capitalisme a également démontré comment ses méthodes d'accumulation à moindre coût créaient des conséquences catastrophiques pour la nature et

le climat. Il s'agit là d'une nouvelle forme d'exploitation extrêmement dangereuse, dont nous avons pris conscience récemment, mais qui n'en fait pas moins partie intégrante du capitalisme. En épuisant les ressources naturelles, en dégradant la terre et la mer, en émettant du carbone fossile dans l'atmosphère, l'exploitation capitaliste de la nature entraîne des conséquences dramatiques tant sur les populations humaines que non-humaines².

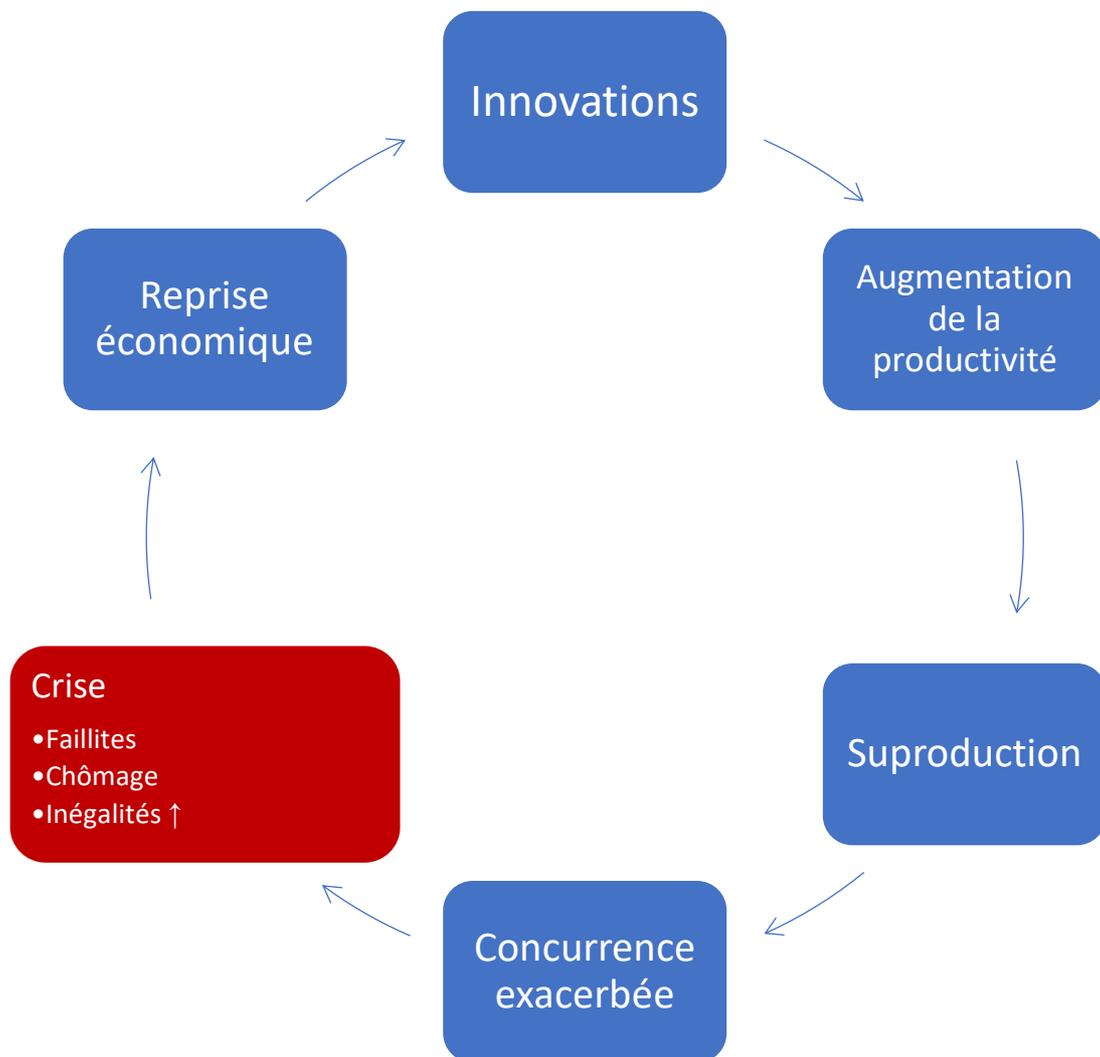
La concurrence et l'innovation

Nous avons vu que le capitalisme cherche en permanence l'accumulation. Il s'appuie sur l'exploitation pour étendre son capital, qui est à nouveau réinvesti pour accumuler encore plus. Cette dynamique amène le capitalisme à s'étendre géographiquement pour finalement imposer sa dynamique économique sur l'ensemble de la planète. Mais le capitalisme va également s'étendre de manière expansive à l'ensemble des rapports humains, qui vont de plus en plus être régis par les logiques de marchandisation. Cependant le capitalisme n'est pas une entité magique qui gonfle comme un ballon de baudruche. Il y a derrière ce mot des milliers de capitalistes, des êtres humains en chair et en os, qui ont acquis du capital et le font fructifier. Chaque fois que leur capital s'agrandit, c'est-à-dire en permanence, ils cherchent de nouveaux investissements pour les nouveaux capitaux accumulés. Cette recherche sans fin se heurte à un problème fondamental : le monde n'est pas infini.

En plus de s'étendre, les capitalistes sont également en concurrence avec d'autres capitalistes. Au plus le capitalisme s'intensifie, au plus cette concurrence s'exacerbe. Mais cette concurrence permanente peut aussi être une source de progrès. Pour prendre des parts de marché, on développe des innovations qui vont permettre d'être plus productifs ou de créer de nouveaux besoins et donc d'être plus rentables. C'est la source de la révolution industrielle. En trouvant une amélioration technique, par exemple la mule-jenny qui permettait d'actionner plusieurs machines à filer par l'énergie hydraulique, le capitaliste qui l'utilise pourra produire en bien plus grande quantité pour moins de travail. Ce processus de concurrence opère aussi une sélection entre les capitalistes, d'une part ceux qui refusent ou ne sont pas capables d'innover se retrouvent avec des produits trop chers ou de qualité moindre, et, d'autre part, les capitalistes qui innoveront peuvent faire couler leurs concurrents en prenant leurs parts de marché.

Le capitaliste innovant peut diminuer le prix des textiles produits, et ainsi attirer la plupart des consommateurs qui y gagnent car ils augmentent leur pouvoir d'achat. Mais cette concurrence entraîne aussi des conséquences néfastes. Car chaque innovation technique pourrait diminuer le temps de travail collectif, libérant du temps libre pour faire de l'art, apprendre sur la science ou participer aux débats démocratiques. Mais le capitalisme préfère mettre une partie de la population au chômage et concentrer la charge de travail sur les autres, ce qui provoque des crises. En premier lieu, pour reprendre l'exemple de la mule-jenny, seule une petite partie des patrons du textile ont les moyens d'investir dans un tel appareil. Les autres font donc faillite. Mais ça ne s'arrête pas là. Car certaines inventions, comme la mule-jenny, permettent d'augmenter considérablement la production. Il y a alors une compétition intense entre tous ceux qui ont investi dans ces machines. Car tous ceux qui en ont les moyens vont utiliser des mule-jenny. Cette augmentation soudaine de productivité amène sur les marchés une quantité

importante de textile. Bien plus que ce que le marché ne peut absorber. On est face alors à des « crises de surproduction ».



C'est la première fois dans l'histoire de l'humanité qu'il y a une crise non pas en raison d'une pénurie (mauvaise récolte par exemple) mais à cause d'un surplus. Une situation absurde en soi.

Ce double mécanisme de concurrence effrénée et de course à l'innovation, ainsi que les crises qui en résultent, amènent à la fermeture de nombreuses entreprises qui ne suivent pas le rythme. Celles qui restent sont celles qui ont cru en l'innovation, qui avaient plus de capital au départ, qui ont pu temporairement baisser les prix pour éliminer leurs concurrents. Ces crises vont provoquer un énorme chômage, et les capitalistes tenteront de tenir la crise en s'attaquant également aux salaires, qui vont régulièrement baisser. Finalement, la concurrence capitaliste amène à une concentration du capital. Ceux qui gagnent le jeu de la concurrence finissent par absorber les plus petits ou par les éliminer. Ce double mécanisme se poursuit toujours et dans tous les secteurs, comme dans le domaine automobile. C'est ce qui fait qu'on est passé de plusieurs centaines d'entreprises automobiles au début du 19^{ème} siècle³ à une quinzaine aujourd'hui qui dominent le marché mondial⁴. Cette évolution et concentration amène aussi

une diminution de la motivation à innover. Au moins il y a d'entreprises capitalistes, au plus facilement celles-ci peuvent s'entendre sur les prix, et elles vont préférer investir dans la publicité pour prendre des parts de marché plutôt que d'investir dans des innovations. D'autant que le coût de l'innovation devient de plus en plus élevé au fur et à mesure de l'augmentation de la complexité des connaissances scientifiques et techniques. Les États-Unis, où l'innovation est la plus intensive sous le capitalisme, en sont un bon exemple : On peut certes observer que les dépenses totales en innovation ont globalement augmenté (de 7% en 2020⁵), mais cela se fait par une augmentation des dépenses publiques en recherche & développement en soutien aux entreprises (+50%) et une diminution des dépenses dans la recherche universitaire (-25%)⁶. Plusieurs rapports pointent des comportements similaires dans d'autres pays comme l'Angleterre⁷ ou la Belgique⁸.

La révolution industrielle

La première moitié du XIX^{ème} siècle est marqué par de nombreuses innovations qui bouleversent le monde. Le nouveau mode de production se débarrasse de toutes les entraves qui limitaient la création, comme les corporations. De fait, chaque propriétaire cherche à augmenter sans cesse sa productivité pour prendre des parts de marché aux autres. Étonnamment, les inventions ne se font pas forcément par des riches propriétaires. En observant à la loupe les parcours des différents inventeurs, nous voyons plusieurs profils se dégager. Ce qui semble récurrent, c'est que le brevet est avant tout un facteur de mobilité sociale. Les riches propriétaires eux-mêmes ne semblent pas spécialement être très inventifs, mais certains ont le flair pour repérer le potentiel de diverses inventions et d'investir dans certaines d'entre elles. D'autres, qui ne suivent pas la course à l'innovation, sont vite hors-jeu, ou finissent par confier leur capital à des gestionnaires professionnels.

Prenons l'exemple de l'évolution de la production du textile. Il est déjà fort développé en Angleterre au XVIII^{ème} siècle, avec notamment le travail à domicile où de nombreux paysans tissent quelques heures avec leur propre machine pour arrondir leur fin de mois. Ce secteur va sans cesse s'améliorer. Parmi les inventions, plusieurs sont le fruit de l'imagination des travailleurs à domicile qui connaissent de près la machine, et en profitent pour y ajouter quelques améliorations. C'est le cas par exemple de James Hargreaves, qui tisse à domicile avec sa famille, et notamment sa fille. L'histoire raconte qu'un jour sa fille a renversé la roue de sa machine. Voyant que la roue continuait de tourner, il a l'idée de placer la machine à l'horizontal, ce qui permet de placer plusieurs roues et donc d'augmenter la productivité de la machine, créant ainsi la Spinning Jenny, nommée ainsi en l'honneur de sa fille. Un autre inventeur, Samuel Crompton, est ouvrier dans une filature. Étant quotidiennement confronté aux machines, il cherche des améliorations. Il invente ainsi la Mule-Jenny, qui rassemble plusieurs inventions précédentes dont la Spinning Jenny. Dans les deux cas, les inventeurs déposeront un brevet et ouvriront une entreprise.

D'autres, souvent issus de milieux plus privilégiés, deviennent inventeurs. James Watt, par exemple, qui améliore la machine à vapeur pour la rendre utilisable dans les fabriques de textile, est fils d'entrepreneur, et a pu se spécialiser comme ingénieur. Richard Arkwright est fils d'un tailleur membre de la guilde de sa ville. Il commence à travailler comme barbier, avant d'ouvrir sa boutique. Il développe en même temps plusieurs inventions, à commencer par des teintures hydrofuges, et déposera ensuite plusieurs brevets en inventant et améliorant la machine à filer. Ses inventions lui permettront d'ouvrir sa

propre usine, produisant en masse du fil de coton, diminuant le nombre d'employés nécessaire pour en produire. Son succès commercial lui permettra de créer un véritable empire commercial, avec de nombreuses usines, utilisant notamment la machine à vapeur pour faire tourner ses machines.

Ces inventions permettent d'améliorer considérablement les techniques de production du textile pour produire plus avec moins de travailleurs. Mais ce succès n'est au pas au goût de tout le monde. En effet, l'amélioration de la productivité, loin de permettre une meilleure répartition du travail entre toutes les travailleuses du secteur génère énormément de chômage. Plusieurs machines seront donc détruites par les ouvriers et artisans.

La particularité du capitalisme n'est pas tant dans la capacité des capitalistes eux-mêmes à innover. De tout temps, de nombreuses inventions ont permis d'améliorer la productivité. Et on peut imaginer que chaque fois que c'était possible, les travailleurs cherchaient à améliorer leurs machines pour travailler moins. Mais la révolution industrielle nous montre que ces innovations étaient reconnues par des brevets, ce qui permet leur diffusion. Le système économique capitaliste, qui met le pouvoir économique dans les mains des investisseurs, amène ceux-ci à rechercher activement l'innovation, à l'adopter, et même à permettre à certains de se spécialiser dans les améliorations des techniques productives. Une grande différence avec les systèmes économiques précédents : au Moyen-Âge, ce sont les artisans qui contrôlent les techniques, et la moindre innovation remet en question leur expertise ; dans d'autres civilisations, comme l'Égypte antique ou l'empire chinois, les techniques concernent surtout l'agriculture et sont concentrées dans les mains de bureaucrates ou d'un roi qui ne vont l'adopter que si cela correspond à leurs intérêts, et si les moyens sont présents pour la mettre en place par de grands travaux, ce qui limite le rythme d'apparition et de diffusion de nouvelles inventions.

Un système économique

Ces trois éléments, accumulation, exploitation et concurrence représentent le cœur du fonctionnement du système économique capitaliste. L'accumulation est son principe de base, le moteur par lequel tout le reste du système fonctionne. L'exploitation est le processus par lequel le capitalisme tire sa source d'énergie, son carburant. Finalement la concurrence est ce qui pousse le capitalisme dans une instabilité permanente. Il peut paraître étonnant d'avoir pris précisément ces trois éléments pour décrire le capitalisme. D'autant qu'ils peuvent paraître éloignés des idées qui sont généralement associées au capitalisme dans les médias ou par un certain nombre de penseurs ou de philosophes : l'hyperconsommation, le néolibéralisme, le marché, la publicité, l'individualisme, etc. Nous reviendrons sur plusieurs de ces éléments dans la partie suivante. Mais l'objectif de cette partie était de revenir sur l'essence fondamentale du capitalisme, à savoir un système économique. La plupart des autres caractéristiques que nous discutons généralement font partie des conséquences de ce système. Mais parler des conséquences sans en déterminer la cause, c'est souvent s'empêcher d'avoir une vue d'ensemble et donc de s'attaquer aux conséquences sans changer la cause, même si c'est certainement nécessaire et intéressant. Cela est d'autant plus important pour nous que, à SAW-B, nous proposons précisément un autre système économique.

Le Carré

En voyant la dynamique fondamentale du capitalisme, sa profonde instabilité due à la concurrence, l'injustice qu'il génère à travers l'exploitation, on ne peut que se demander comment il se maintient aujourd'hui, et comment ce système s'est étendu à la planète entière, remplaçant tous les autres systèmes économiques. Le cercle, où les planches du tonneau, paraissent bien fragiles. Il a pourtant remplacé des systèmes économiques parfois implantés depuis des siècles, comme l'économie médiévale, mais aussi les puissantes civilisations agricoles chinoises ou indiennes, des milliers de peuples et de royaumes et d'empires en Afrique ou en Amérique, etc.

Cette conquête du monde, le capitalisme a pu le faire parce qu'autour de ses planches instables se trouve des cercles de fer, le fameux carré de notre quadrature du cercle. Car pour maintenir son exploitation et son accumulation, le capitalisme a besoin de s'assurer qu'il ne sera pas remis en question. Pour cela, le développement du capitalisme s'est accompagné de divers instruments.

La propriété privée

C'est un des éléments constitutifs du capitalisme. Pour s'assurer que son accumulation soit durable, le capitaliste a besoin de l'assurance qu'on ne touchera pas à son capital. Avant l'avènement du capitalisme, la propriété privée passe après les intérêts du roi et de la noblesse (pour se limiter à l'exemple de l'Europe et du féodalisme). Il n'est pas rare qu'un riche marchand ou banquier soit dépouillé par le roi sous un prétexte quelconque. Dans le roman *Le Grand Cœur*, qui décrit la vie de Jacques Cœur, Jean-Christophe Rufin montre comment le roi s'appuie sur la bourgeoisie naissante, mais garde le pouvoir : Jacques Cœur finit par se faire confisquer l'ensemble de sa fortune par le roi Charles VII.

C'est notamment pour cette raison que les capitalistes ont trouvé nécessaire de s'emparer eux-mêmes du pouvoir à travers des révolutions comme en France en 1789 ou en Angleterre au 17^{ème} siècle. Durant ces révolutions, qui ont entièrement bouleversé le régime économique, la bourgeoisie s'est appuyée sur les sentiments d'injustice populaire, et les a dirigés pour prendre à son tour le pouvoir. Car ces révolutions n'auraient pas pu avoir lieu sans un profond rejet de la noblesse, qui exploitait les paysans de l'époque, prenant leur blé pour alimenter les festins et entretenir les châteaux somptueux. Le processus du pouvoir a certes été chaotique, et connu de nombreux aléas, mais il est certain que la bourgeoisie y poursuivait des objectifs politiques clairs pour s'emparer du pouvoir. Les nouveaux régimes ont d'ailleurs chaque fois solidement garanti la propriété privée, comme en France où la propriété est immédiatement consacrée dans la déclaration des droits de l'homme comme droit naturel et imprescriptible, ou en Angleterre où la Glorious Revolution amène un développement inégalé de la propriété privée⁹.

Les forces de l'ordre (police, justice, armée)

Mais des mots sur le papier ne suffisent pas. Car le fait qu'une minorité, les capitalistes, s'empare du pouvoir et s'enrichisse par l'exploitation du reste de la population ne peut manquer de susciter le mécontentement voire la révolte. Pour s'assurer que leurs propriétés privées ne soient pas remises en question, il faut une police et une justice pour la défendre.

Ce lien entre propriété privée et appareil policier-judiciaire est particulièrement visible lors du mouvement des enclosures du XVIII^{ème} siècle, mouvement par lequel les propriétaires fonciers entourent leurs terres de clôtures et s'approprient les terres sur lesquels il existait des droits collectifs. Pour répondre à cette appropriation massive, qui destitue les paysans d'une grande partie de leurs droits, il y a eu de nombreuses révoltes et sabotages individuels. Face à ces actes de résistance, les propriétaires anglais ont utilisé la justice et une force de répression policière. Ce furent par exemple le Black Act de 1723 qui autorisait la peine de mort pour les braconniers qui se trouvaient sur un terrain privé sans autorisation.

La franchisation des magasins intégrés de Delhaize, annoncée en mars 2023, offre un exemple plus récent du rôle de la police et de la justice pour la protection de la propriété privée. Lorsque les travailleuses et travailleurs de Delhaize cherchèrent à remettre en question le droit des actionnaires de Delhaize à faire ce qu'ils voulaient de leur propriété, on leur a envoyé des huissiers accompagnés d'agents de police, et une ordonnance a été prononcée interdisant les piquets de grève. La police a également effectué plusieurs arrestations violentes de syndicalistes présents sur les piquets.

L'actualité récente en France autour des mégabassines illustre aussi très bien la fonction de protection de la propriété capitaliste de la police. Les mégabassines sont des immenses réserves d'eau utilisées pour l'irrigation de champs de gros propriétaires. Mais pour trouver les quantités d'eau nécessaires, les gestionnaires (publics) des mégabassines n'hésitent pas à priver d'eau d'autres agriculteurs et même des habitants. Lorsque des manifestants se sont installés sur le terrain d'une future mégabassine pour protester contre sa création, des policiers sont venus les en déloger à la matraque, aux grenades lacrymogènes et autres flash-ball, causant 200 blessés parmi les manifestants dont 40 avec de graves mutilations, y compris la perte d'un œil. La police a également interdit aux services d'urgence d'intervenir, aggravant les conséquences des blessures causées aux manifestants¹⁰.

En plus, pour étancher sa soif permanente de nouvelles sources d'accumulation, le capitalisme ne s'arrête pas aux frontières de son propre pays. Il n'hésite pas également à les dépasser quand il y voit un moyen de continuer son accumulation et de se maintenir dans la concurrence internationale. Si la police permet au capitaliste de maintenir l'ordre à l'intérieur, l'armée lui permet d'imposer son ordre à l'extérieur. Grâce à elle, il étend rapidement son influence sur le monde entier, à travers la politique de la canonnière (qui consistait à venir avec des bateaux armés de canons dans un port, et de bombarder jusqu'à la reddition du pays attaqué), ou par la colonisation des 2/3 de la planète.

L'État et les institutions supranationales

Avec la propriété et les forces de l'ordre qui la défendent, les capitalistes ont également construit le reste de l'État dans leur intérêt. Ils créent un État à leur image. C'est bien simple au départ seuls les hommes riches pouvaient voter pour choisir leur parlement. Même si la forme de l'État a bien changé, notamment avec le suffrage universel, il sert encore en grande partie à enrichir les capitalistes. On peut penser aux nombreuses aides de l'État qui sont versées chaque année aux différentes entreprises. Un article de l'Echo révélait par exemple qu'en additionnant toutes les aides aux entreprises belges, on atteignait, pour 2021, le montant de 15,7 milliards, soit 7,3% de la valeur ajoutée des entreprises sur cette même année¹¹.

Cela pose la question de qui décide, finalement, même dans une démocratie. Si la majorité de la population a en effet son mot à dire une fois tous les 4 ou 5 ans sur le ou les partis qui gouverneront, leur rôle s'arrête à ce petit pouvoir. Le reste du temps, toute une série de liens personnels ou de lobbying relie le monde politique au monde capitaliste, ce qui donne une influence énorme à ceux qui en ont les moyens, en comparaison des minuscules moyens des ONG, des associations.... Pour prendre un exemple, l'agence européenne de garde-frontières et de garde-côtes Frontex (créée par les différents États de l'Union Européenne pour coordonner la gestion du contrôle des frontières extérieures de l'UE, donc le budget a été multiplié par 45 depuis 2006) a été dénoncée par le Corporate Europe Observatory pour avoir rencontré plus de 108 industriels de l'armement entre 2017 et 2019. Sur la même période, Frontex a rencontré une seule ONG. Résultat ? Un budget en matériel de surveillance qui augmente chaque année, avec 900 millions d'euros en 2022, pendant que l'agence est régulièrement pointée du doigt pour ses refoulements illégaux de migrants¹². L'agence a encore été pointée en juin 2023 lors d'un naufrage qui a fait plus de 600 morts¹³.

Cette tendance du capitalisme à augmenter les dépenses publiques en direction des entreprises capitaliste au détriment des autres services publics, y compris en passant par la privatisation, a pris une telle ampleur récemment que certains observateurs lui ont même donné un nom : le néo-libéralisme¹⁴. Cette doctrine s'est particulièrement développée dans les années 80, avec la politique de Margaret Thatcher au Royaume-Uni ou de Ronald Reagan aux États-Unis. Elle s'est ensuite répandue dans le reste du monde sous la forme de « politiques d'austérité », l'austérité concernant les services utiles à la population, alors que les dépenses en soutien à l'économie capitaliste ne faisaient qu'augmenter.

Ces tendances ont également été implantées au niveau international dans des instances comme la Banque Mondiale et le FMI, dont le pouvoir sur les États s'est révélé plusieurs fois comme un relais des banques capitalistes à l'encontre de la volonté des États. Cela a été particulièrement visible lors de l'arrivée au pouvoir du parti Siriza en Grèce en 2015. Ce parti avait été élu sur base d'un programme de remise en question de l'austérité, d'augmentation des salaires, de création d'impôts progressifs, de soins médicaux gratuits, de refinancement de l'éducation, etc. Arrivé au pouvoir, le gouvernement Tsipras (Syriza) a encore demandé à la population grecque si elle voulait accepter le programme d'austérité demandé par le FMI, la Commission Européenne et la BCE, et la population a voté non à 61,3%. Malgré ces expressions démocratiques claires, ces institutions imposeront tout de même la loi des banques à la Grèce sous prétexte que, selon Jean-Claude Juncker (président de la Commission Européenne) : « Il ne peut y avoir de choix démocratique contre les traités européens »¹⁵.

tendance à réduire le capitalisme à la « surconsommation », avec un appel à diminuer sa propre consommation tout en achetant de nouveaux produits qui favorisent la réduction de cette surconsommation, achetez plus pour consommer moins.

Mais la nécessité d'encourager la consommation de ses propres produits n'en reste pas moins un objectif que se fixent toutes les entreprises capitalistes. Avec l'augmentation de la productivité mentionnée plus haut, les entreprises produisent souvent un nombre de marchandises très (trop) important, ce qui mène aux crises de surproduction mentionnées plus haut. Leur production ne dépend donc pas des consommateurs, mais de leurs capacités à produire. Ils vont habituellement préférer avoir beaucoup plus, au cas où leur produit aurait un grand succès, plutôt que de manquer une opportunité. Ce n'est pas la règle cependant, et les entreprises qui produisent des marchandises plus coûteuses préféreront travailler à flux tendu en produisant le moins possible, quitte à créer des pénuries, comme ce qui s'est passé avec les semi-conducteurs¹⁸.

La destruction des stocks : rien de neuf sous le capitalisme

La surproduction capitaliste est malheureusement plutôt fréquente. Certains scandales ont mis en avant des pratiques de destruction de stocks beaucoup trop importants. En effet le stockage a lui aussi un coût sous le capitalisme. Chaque mètre carré d'un entrepôt est un investissement, et les entreprises capitalistes cherchent à minimiser ce coût. Quand elles s'aperçoivent que des stocks importants ont peu de chances d'être vendus, elles n'hésitent pas à les envoyer brûler, plutôt que de les distribuer ou de diminuer leur prix.

Quelques exemples.

En 2017, H&M a été accusé de brûler 12 tonnes de vêtements invendus par an¹⁹. Cette pratique a été découverte à la suite d'une enquête, car évidemment la marque ne communique pas à ce sujet. Tout cela alors que la marque venait de lancer deux ans plus tôt une campagne pour se vanter de pratiquer la « mode durable ». Cette pratique n'est en fait pas isolée, et toutes les marques de vêtement l'utilisent, en particulier les marques de luxe qui ne font pas de soldes. Selon un article du Soir, ce sont ainsi 400 milliards d'euros de vêtement qui seraient détruits chaque année²⁰.

En 2019, Amazon a également été accusé d'avoir détruit en un an 3 millions de produits présents dans les entrepôts qui ne se vendaient pas après 6 mois²¹. Plus récemment un scandale éclaboussait la marque Funko qui détruisait 30 millions de dollars de figurines Pop.

En fait, le gaspillage massif est une pratique constante sous le capitalisme, parfois révélée par une enquête, mais qui existe à bien plus grande échelle sans qu'on ne soit au courant. Encore des arguments supplémentaires contre ceux qui pensent que changer sa consommation suffirait à modifier le capitalisme.

Ne sachant pas à l'avance combien de produits vont pouvoir être vendus, les entreprises capitalistes utilisent toutes les méthodes possibles pour les faire connaître et n'hésitent pas à jouer avec la vérité pour les promouvoir. Au niveau mondial, ce sont ainsi 850 milliards d'euros qui devraient être utilisés

pour la publicité en 2023²², soit l'équivalent de près d'un cinquième du budget mondial de l'éducation²³. Cela implique des immenses campagnes de publicité, une étude approfondie des comportements des utilisateurs, mille et une manière de s'infiltrer dans notre quotidien, à travers la télévision ou le smartphone, des techniques de traçage pour s'assurer de cibler les consommateurs les plus susceptibles d'être intéressés par leurs produits. Un ancien employé d'Apple révélait par exemple que les enregistrements faits par la commande vocale, ou des enregistrements fait aléatoirement, étaient analysés par une intelligence artificielle ou même par des humains (dont lui-même) et ensuite revendues à des agences de publicité²⁴.

Le « capitalisme vert »

Avec la montée des idées écologistes, les grandes entreprises n'ont pas hésité là aussi à utiliser toutes les méthodes de communication pour tenter de redorer leur blason et attirer un public plus sensibilisé par l'écologie. On peut par exemple penser à McDonald, qui met son logo en vert, à H&M déjà mentionné qui lance des produits « *conscious* » qui seraient faits avec 50% de matériaux « plus durables » (sans aucun label et aucune vérification). Certaines agences se spécialisent en notant les entreprises sur leurs aspects sociaux ou environnementaux, ou en jugeant leur qualité de vie au travail. Ainsi, Microsoft obtient un « Impact Score » de 91/100 avec Ethos ESG, alors que l'entreprise a plusieurs fois été pointée pour l'utilisations de minerais de manière illégale et sans respecter ni les conditions de travail du pays, ni l'environnement. Selon l'institut Statista, L'Oréal serait la troisième entreprise la plus responsable de France. Certes, la marque multiplie les déclarations dans le sens de l'environnement, et a même signé avec 38 entreprises française un manifeste pour le climat en 2015. Mais dans les faits, la marque a augmenté ses émissions de gaz à effet de serre de 53,6% en deux ans juste après avoir signé ce manifeste²⁵.

Mais les industriels sont capables d'aller encore plus loin que ça. Le documentaire Cash Investigation « Plastique : la grande intoxic » révèle les pratiques des industriels du plastique face à l'écologie. Ceux-ci développent des stratégies qui consistent à culpabiliser le consommateur et à le rendre responsable de la pollution pour éviter d'être soi-même visé. C'est ainsi que dès les années 60, Coca Cola finance l'organisation « Keep America Beautiful » qui pointe la responsabilité des consommateurs, par exemple en mettant en scène un vilain automobiliste jetant des déchets au pied d'un indien la larme à l'œil. Ou encore le réseau Clean Europe Network, dirigé par Eamonn Bates, qui est en même temps... lobbyiste européen des fabricants de plastique ! Les locaux du Clean Europe Network se trouve d'ailleurs au même étage que les lobbyistes du fast-food. Ce réseau a par exemple fait campagne contre une régulation européenne qui visait à réglementer la production de déchets en disant que si les déchets devenaient biodégradables les gens n'auraient plus de scrupules à les jeter et qu'il y aurait donc plus de déchets dans la nature.

Conclusion : sortir de l'entre soi

Tous ces éléments de définition du capitalisme peuvent nous paraître un peu vieillots. Pour de nombreux individus, faisant partie d'une minorité privilégiée dans un Occident somme toute bien calme, l'accumulation, l'exploitation, le rôle de l'État sont loin d'être évidents. Mais cela vient d'une vision très eurocentrée, d'un entre-soi d'intellectuels privilégiés dans l'organisation capitaliste mondiale. C'est oublier que la toute grande majorité de la planète vit encore dans des conditions similaires à celle de la classe ouvrière européenne au XIXème siècle, et que les conditions de travail se dégradent aujourd'hui même dans les pays les plus développés ! Ceux qui prétendent que le capitalisme aurait changé de visage pendant les 30 glorieuses, et que cela serait une preuve que le capitalisme pourrait se réformer, oublient que la relative richesse d'une partie de la population européenne vient de la colonisation brutale qui avait lieu au même moment !

L'idée ici n'est pas de culpabiliser toute personne qui a fait des études ou qui gagne convenablement sa vie. On ne choisit où l'on naît. Bien sûr, nous avons bien plus de temps libre et de possibilités de nous cultiver et nous informer que la majorité de la population, et nous pouvons plus facilement choisir de remettre en question ce système capitaliste et de travailler pour construire une alternative. Mais ce que nous voulons surtout faire dans cette analyse, c'est élever quelque peu l'horizon de nos lectrices et lecteurs. Nous ne pouvons pas nous appuyer seulement sur notre propre perception pour le comprendre. Car il s'agit d'un système qui s'étend sur la planète entière, de la Chine aux États-Unis, en passant par l'Iran et le Paraguay, il n'existe pratiquement pas aujourd'hui d'endroit sur terre qui échappe aux grands principes que nous avons décrits ci-dessus, même si les formes précises que prend le capitalisme peuvent parfois beaucoup varier.

Mais ne finissons pas sur une note trop négative. Si le capitalisme est mondial, les alternatives le sont aussi ! Dans tous les pays, des femmes et des hommes lui résistent, en luttant pour de meilleures conditions de vie, en construisant des nouvelles formes d'économie, en discutant avec leurs voisins, ses amis ou ses collègues de tout ce qui ne va pas dans cette société, ou simplement en montrant un peu de solidarité contre l'individualisme ambiant que produit le capitalisme en nous mettant tous en compétition.

Si le sujet vous intéresse, nous vous invitons à prolonger vos lectures avec l'analyse de Hugues De Bolster « Capitalisme : je t'aime moi non plus » qui sortira en même temps que cette analyse. Celle-ci s'intéresse aux conséquences du système capitaliste, et aux différentes fuites en avant (sociale, écologique, technologique et financière) que provoque ce système sans freins. D'autres analyses sortiront sur ce sujet à la suite de notre événement des « Chantiers de l'économie sociale », édition 2023, qui est consacrée à la thématique du capitalisme.

¹ Citation de Karl Radek, cité dans le livre « Fascisme et grand capital » de Daniel Guérin, Paris, Syllepse, 1999

² Comme vous pouvez le lire dans l'analyse d'Hugues De Bolster "Capitalisme : je t'aime moi non plus"

³ Pour être précis, il y avait 155 constructeurs de voitures en France en 1914, et 291 aux États-Unis en 1908. Source : Wikipédia, Histoire de l'automobile : https://fr.wikipedia.org/wiki/Histoire_de_l%27automobile

⁴ Un graphique reprend les 15 principales compagnies qui produisent la grande majorité des voitures dans le monde : <https://www.visualcapitalist.com/15-corporations-make-most-cars/> Le graphique date de 2018 et n'a donc pas encore intégré la récente fusion entre le groupe PSA et le groupe Fiat-Chrysler.

⁵ <https://nces.nsf.gov/pubs/nsf23320>

⁶ <https://www.axios.com/2021/01/30/universities-private-research-innovation>

⁷ <https://assets.publishing.service.gov.uk/media/5efef09c3a6f4023c607da31/relationship-between-public-private-r-and-d-funding.pdf>

⁸ <https://www.plan.be/publications/article-2304-fr-nouvelle-évaluation-de-l'aide-publique-en-faveur-de-la-recherche-et-du-développement-en-belgique>

⁹ Ainsi, selon Douglass North et Barry Weingast, c'est la Glorious Revolution de 1689 en Angleterre qui a permis le développement du crédit public, les droits de propriété des créanciers étant enfin défendus par l'État (source : *Journal of Economic History*, vol. 49, 1989, p. 803-832. Douglass North et Barry Weingast, « Constitutions and Commitment : the Evolution of Institutions Governing Public Choice in Seventeenth Century England »).

¹⁰ <https://www.ladepeche.fr/2023/03/30/mega-bassines-de-sainte-soline-le-samu-empêche-de-porter-secours-aux-manifestants-on-vous-explique-la-polemique-11097254.php>

¹¹ <https://www.lecho.be/economie-politique/belgique/economie/la-belgique-championne-des-subsidies-aux-entreprises/10448361.html>

¹² <https://www.alternatives-economiques.fr/frontex-porte-grande-ouverte-aux-lobbies/00098362>

¹³ <https://www.sudouest.fr/sciences-et-technologie/nauffrage-de-migrants-non-intervention-et-action-tardive-des-secours-frontex-et-la-grece-se-renvoient-les-responsabilites-15701620.php>

¹⁴ La définition du chercheur David Cayla est particulièrement explicite à cet égard : « J'entends par « néolibéralisme » la doctrine qui veut mettre l'État au service d'une économie fondée sur des marchés en concurrence. Cela ne signifie pas nécessairement le retrait de l'État de l'économie, mais plutôt la mise en œuvre d'une politique au service des marchés via des interventions structurelles : réformes du marché du travail, mise en concurrence des services publics,

subventions aux entreprises et aux ménages pour aider à produire et à consommer. » Source :

<https://www.lefigaro.fr/vox/monde/populisme-et-liberalisme-deux-faces-d-une-meme-piece-20210112>

¹⁵ <https://www.mediapart.fr/journal/economie/070715/la-bce-pousse-la-grece-vers-la-sortie-de-la-zone-euro?onglet=full>

¹⁶ Gilles Balbastre et Yannick Kergoat, *Les Nouveaux Chiens de Garde*, JEM Productions, 2012 (documentaire)

¹⁷ <https://www.ouest-france.fr/elections/presidentielle/enquete-presidentielle-vincent-bollore-roule-t-il-pour-eric-zemmour-bbf0ae46-5d90-11ec-98fe-5049669919f0>

¹⁸ <https://www.moncoyote.com/blog/automobile/semi-conducteur-ou-en-est-la-penurie-au-niveau-mondial/>

¹⁹ <https://www.lefigaro.fr/societes/2017/10/31/20005-20171031ARTFIG00012-hampm-accuse-de-bruler-12-tonnes-de-vetements-invendus-par-an.php>

²⁰ <https://sosoir.lesoir.be/pourquoi-les-marques-de-mode-detruisent-elles-leurs-invendus>

²¹ <https://mrmondialisation.org/des-millions-de-produits-neufs-detruits-par-amazon-une-hypocrisie-politique/>

²² <https://siecledigital.fr/2022/12/06/le-marche-publicitaire-mondial-va-atteindre-les-850-milliards-de-dollars-en-2023/>

²³ <https://www.aljazeera.com/news/2023/9/8/back-to-school-which-countries-spend-the-most-on-education-2>

²⁴ https://www.francetvinfo.fr/internet/apple/entretien-on-parle-d-un-systeme-de-surveillance-massif-denonce-un-ancien-analyste-de-donnees-d-apple_5844608.html

²⁵ https://multinationales.org/IMG/pdf/cr_2019.pdf

Avec le soutien de

SAW-B



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Ce texte vous parle, nos idées vous interpellent ? C'est le but !

Cette analyse s'inscrit dans notre démarche de réflexion et de proposition sur des questions qui regardent la société. Si vous voulez réagir ou en discuter avec nous au sein de votre groupe, de votre espace, de votre entreprise, prenons contact. Ensemble, faisons mouvement pour une alternative sociale et économique !

N'hésitez pas à nous contacter : info@saw-b.be ou 071 53 28 30

À la fois fédération d'associations et d'entreprises d'économie sociale, agence-conseil pour le développement d'entreprises sociales et organisme d'éducation permanente, SAW-B mobilise, interpelle, soutient, et innove pour susciter et accompagner le renouveau des pratiques économiques qu'incarne l'économie sociale. Au quotidien, nous apportons des réponses aux défis de

Rédaction : Marian de Foy

Relecture : Hugues de Bolster et Joanne Clotuche

Illustration : Yakana